

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert MARET

Peuple et dieux

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 109-112

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Peuple et dieux

Beaux et troublants comme des Apollons de marbre au milieu des orgies de Pompéi, ils promènent sur les Barbares leurs yeux où frissonne une étrange volupté. Le sourire des dieux soulève légèrement le coin de leurs lèvres minces : un dédain coule des plis de leur

toge ou de leurs bras croisés dans un geste de suprême lassitude. Et le monde, égout de leur mépris, roule tranquillement à leurs pieds, dans l'étalement de sa bêtise et de ses oripeaux.

Il défile, chacun fou à sa manière ; les mœurs sont plus différentes encore que toutes les grimaces des visages ; la pitié de les voir, dans cette mascarade, tous se prendre au sérieux, se piper les uns les autres, et courir après des imaginations.

Car on ne voit que des dupes : dupe des autres et surtout de soi-même ; et c'est là la Comédie, vraie comme nul ne l'a su faire. La mode et les préjugés étendent sur tous les chemins leur inévitable filet ; et tous s'y empêtrent, graves et trébuchants, ou le nez dans la poussière, mais sans oser jamais passer la haie, marcher dans la liberté des prés et les sourires du ciel bleu.

Et ils sont là, faisant ce qu'ils ne veulent pas, atablés devant des viandes qui leur soulèvent le cœur, mangeant quand même, les yeux fixés sur la fourchette d'en-face, avec une envie de se crier qu'on jette là les sauces qui leur aboient dans l'estomac ; mais bien loin qu'ils songent à se délivrer du supplice, tant ils se trompent eux-mêmes qu'ils finissent par s'en éprendre et à faire leur mentor de l'opinion des autres.

Dupes toujours ; des autres, de qui ils ont peur ; et d'eux-mêmes, qui ne le voient pas, et croient agir en rois dans leur royaume.

Et se pipant eux-mêmes aussi, dans la conquête de leurs fumées, au son des fanfares de leur cerveau. Un somnambulisme de tous les instants les fourvoie dans un bourbier sans fin ; chacun se démène vers le palais rêvé, s'englué davantage, et ils ne se réveillent point.

Ceux-là, Thersites loqueteux à la conquête des Hélénes, passent devant leur sourire en éclaboussant les dieux, l'œil égaré, le cou tendu vers les grandes amours ;

et c'est alors l'éternelle étreinte, et l'éternel serment de deux fantômes, d'être mêlés à jamais ; tandis que voici descendre l'oubli qui engloutit le lendemain les rêves de la nuit.

Comme des chiens haletants, qui s'humectent les babines avec leur langue desséchée, ceux-ci se lancent à la piste des honneurs, pour arroser l'aridité de leur âme avec l'écume de la gloire ou de l'ambition.

Les autres, c'est l'argent. Et ils sont tous entraînés, vers des illusions ou des rêves. L'Olympe ressuscite, couronné de dieux innombrables ; au faite se dresse Mataiotès, la reine des déesses ; un autel lui est debout dans le cœur de tous les hommes ; et la fumée des sacrifices ne cesse de monter, abreuvant le monde de la soulerie de ses parfums. Et puissance, femmes, nippes, richesses, tout cela les gonfle d'orgueil comme des outres vides. Celui-là, qui est pauvre, humble, et que nul ne voit, un héritage lui vient, et le voilà grandi de cinq coudées, sans ne voir plus personne.

Ainsi font-ils tous. Les biens qui sont à eux, ils se les mettent dans le cœur, pour se grossir et s'exhausser. Et ils vont, orgueilleux, pareils à des troupeaux fleuris pour le concours.

Et le monde va, attifé et musqué de belles paroles, fagoté de ses maximes d'indépendance et de liberté. Ils sont constants, ils sont fermes devant les autres ; debout fièrement, ils regardent passer les opinions.

Mais un souffle touche leur colonne, et ils croulent misérablement, le nez écrasé au milieu du troupeau. Tous ont les mêmes faiblesses, et la boue dont ils sont faits pousse chez tous les mêmes herbes folles, les sottises et les folies de l'humanité.

Mais Eux, ils regardent ; beaux et troublants comme les Pétrones antiques, le sourire des dieux soulève légèrement le coin de leurs lèvres ; et voici que dans leurs

yeux profonds se sont effeuillées des douleurs et des lassitudes. Peu à peu, le sourire se ferme, et ce qui leur avait crispé les lèvres, descend maintenant au fond du cœur. Car ils sont des hommes; les dieux mêmes sont venus se guérir aux baumes de la terre ; et eux, ils sont condamnés, comme tous, à la peine d'aimer ; ils sont, malgré tout, les frères des autres, et souffrent des désespérances de l'humanité.

Ils voient la tristesse de la Comédie humaine; ils voient cette agitation insensée des hommes qui ne savent pas où ils vont, et qui oublient la seule chose nécessaire et la profonde immoralité de la vie, si elle ne va pas au vrai but. L'immense amertume qui croupit au fond de toutes les comédies les étreint d'une angoisse longue et douloureuse, jusqu'au plus profond de leur être.

Car on entrevoit sous les oripeaux la hideur des bossus, et la détresse de ceux qui pleurent, sous le rire ou la grimace du masque.

Et si vous n'avez su que sourire, ô les artistes, quel que soit votre mépris pour le troupeau humain, quelque grâce suprême qui frissonne dans vos chairs, vous viendrez vous mêler à lui, quand il faudra franchir le formidable seuil. Quelque haute que soit votre colonne, il faudra en descendre, et aller dans le tombeau. Vous marcherez autrement que les autres, et ce sera tout. Et l'on dira votre orgueil d'avoir évité la boue ou les pierres par l'élégance et la légèreté de votre démarche; et vous aurez reçu votre récompense, pesée à votre immorale et perverse vanité.

Albert MARET.